

Être ou paraître Les phénomènes de cour dans l'œuvre du duc de Saint-Simon

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs,
Chers confrères,

Choisir le thème de sa première lecture est un exercice difficile.

J'ai souhaité vous entretenir d'une époque et d'un style, d'un auteur que j'apprécie, et d'une œuvre que je lis et relis volontiers, sans pour autant la connaître aussi bien que nos regrettés confrères, José Cabanis et Antoine de Lévis-Mirepoix. J'évoquerai devant vous les *Mémoires* du duc de Saint-Simon.

Elles ont inspiré nombre d'écrivains, tels que Balzac et Proust.

Elles nous parlent de la fin du Grand Siècle et du crépuscule du Roi soleil.

Elles nous révèlent les intrigues, les cabales, les ententes tacites et les oppositions cachées.

Elles nous font entrer dans le monde de la cour, à Versailles et à Marly, à Meudon et à Fontainebleau.

Les *Mémoires* : œuvre de plusieurs milliers de pages, écrite d'une plume rapide, agile, presque sans biffes ni ratures.

Le vidame de Chartres y raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a su, ce qu'il a entendu à la cour entre 1691, année de sa présentation au Roi et de son entrée à la cour, et 1723, dernière année de la Régence.

Les *Mémoires* ne sont pourtant pas un journal : Saint-Simon les écrit bien des années plus tard, sous le règne de Louis XV.

Mais quelle meilleure façon d'entrer dans ces *Mémoires* que de les ouvrir, même au hasard, et de lire un de ces coups de crayons dont seul Saint-Simon a le secret ?

Nous sommes en 1699. Le duc de Saint-Simon a 24 ans. Il raconte un entretien particulier entre le Roi et Madame de Maintenon, son épouse, veuve de Scarron, avec le plus grand dramaturge de la Cour, alors au soir de sa vie : Jean Racine.

« Il arriva qu'un soir qu'il était entre le Roi et Madame de Maintenon, chez elle, la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Après avoir épuisé l'opéra, on tomba sur la comédie.

Le roi s'informa des pièces et des acteurs, et demanda à Racine pourquoi, à ce qu'il entendait dire, la comédie était si fort tombée de ce qu'il avait vu autrefois. Racine lui en donna plusieurs raisons, et conclut par celle qui, à son avis, y avait le plus de part, qui était que, faute d'acteurs et de bonnes pièces nouvelles, les comédiens en donnaient d'anciennes, et, entre autres, ces pièces de Scarron qui ne valaient rien et qui rebutaient tout le monde. A ce mot la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son nom, devant le successeur.

Le Roi s'embarrassa ; le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa funeste distraction le venait de précipiter. Il demeura le plus confus des trois, sans oser lever les yeux ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer plus que quelques moments, tant la surprise fut dure et profonde. La fin fut que le Roi renvoya Racine, disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu et gagna comme il put la chambre de Cavoye ; c'était son ami, il lui conta sa sottise. Elle fut telle, qu'il n'y avait point à pouvoir la raccommoier. Oncques depuis le Roi ni Mme de Maintenon ne parlèrent à Racine, ni même ne le regardèrent ».

Ce faux-pas, on pourrait dire familièrement cette « gaffe » de Racine, montre l'importance des codes, et les conséquences pour celui qui échoue à les maîtriser, fut-il célèbre et bien en cour comme Racine : littéralement, il « perd la face » ! En disparaissant du regard du Roi et de la Reine, il disparaît de la Cour.

La confusion entre être et paraître pose la question de la relation entre l'existence et le masque : alors que réalité et apparences sont souvent opposées comme peuvent l'être la vérité et la tromperie, être et paraître ne sont-ils pas au contraire profondément liés ?

Comme nous l'avons appris du temps où nous étions élèves, je vous expose le cheminement que je suivrai pour cette présentation.

Je souhaite d'abord montrer l'importance qu'occupent les apparences dans les *Mémoires* : les masques, les faux-semblants, les mensonges et les arrangements sont partout. Il faut voir ensuite que, si Saint-Simon est à ce point adepte des apparences, c'est parce qu'elles sont pour lui une clé de lecture de la réalité. En suivant ce raisonnement, émaillé des anecdotes racontées par Saint-Simon, je souhaite montrer dans un troisième temps que Saint-Simon ne souhaite pas tant dévoiler la vérité pour dénoncer ou révéler, que pour nous édifier : c'est ainsi que le mémorialiste se fait moraliste.

*

Saint-Simon est-il donc un homme du paraître ?

Le vidame de Chartres est expert des codes et des postures, des préséances, des honneurs et des titres. Il les décrypte de manière automatique, obsessionnelle, compulsive : chaque personnage des *Mémoires* est jugé, estimé, critiqué pour sa maîtrise ou son ignorance des codes.

L'universitaire François Raviez, spécialiste de Saint Simon, écrit que la cour est un « Monde poudré, perruqué, clignotant de bijoux, en proie à une ferveur aussi factice que nécessaire. (...) En ce huis-clos doré, où les plus brillantes intelligences côtoient de flagrantes nullités, les naissances, les mariages, les morts sont des événements mondains qui, en même temps, par le jeu des alliances et des clientèles, engagent quiconque désire « être quelque chose ». (...) La cour est un langage. Malheur à qui le parle mal ».

Les *Mémoires* offrent une profusion d'anecdotes. Le duc de Saint-Simon lui-même dit écrire des « riens ». Mais ces « riens » sont tout, car à la cour tout est affaire de réseaux et de relations, de postures et de positionnements, d'habiletés et de maladresses. Les princes et les grands, les ducs et les duchesses sont classés, estimés, évalués selon leur maîtrise des apparences. Tout écart est fatal : une anecdote suffira à vous en convaincre.

Nous sommes en 1707 à Marly. Le Roi, comme à son habitude, tient table avec les fils de France et princesses de sang. Monseigneur, son fils, en tient une autre avec la princesse de Conti, fille du Roi, le duc de Berry, petit-fils du Roi, et le duc d'Orléans, son neveu. La troisième table a une composition plus libre : elle est celle des princesses et des dames de la cour, mais les places ne sont pas laissées au hasard. Les codes sont bien connus sur les placements à cette table : les princesses de sang sont d'un côté, les duchesses vers le milieu et les dames non titrées de l'autre côté. On se parle, mais on ne se mêle pas ; et même si les places ne sont pas attribuées, malheur à qui prend celle d'un autre. C'est ce qui arriva à Madame de Torcy. Je cite Saint-Simon :

« A un dîner, je ne sais comment il arriva que Mme de Torcy se trouva auprès de Madame », entendre Madame de Maintenon, l'épouse secrète du Roi, « au dessus-de la duchesse de Duras, qui arriva un moment après. Mme de Torcy, à la vérité, lui offrit sa place, mais on n'en était déjà plus à les prendre. Cela se passa en compliment, mais la nouveauté du fait surprit Madame et toute l'assistance qui était debout et Madame aussi. Le Roi arrive et se met à table (...).

Tant que le dîner fut long, le roi n'ôta presque point les yeux de dessus les deux voisines de Madame, et ne dit presque pas un mot, avec un air de colère qui rendit tout le monde fort attentif, et dont la duchesse de Duras même fut fort en peine. Au sortir de table, on passa à l'ordinaire chez Mme de Maintenon.

A peine le Roi y fut établi dans sa chaise, qu'il dit à Mme de Maintenon qu'il venait d'être témoin d'une insolence, ce fut le terme dont il se servit, incroyable et qui l'avait mis dans une telle colère qu'elle l'avait empêché de manger, et raconta ce qu'il avait vu de ces deux places ; qu'une entreprise aurait été insupportable d'une femme de qualité, de quelque haute naissance qu'elle fût, mais que d'une petite bourgeoise », comprendre Madame de Torcy, « fille de Pomponne, qui s'appelait Arnould, mariée à un Colbert, il avoua qu'il avait été dix fois sur le point de la faire sortir de table, et qu'il ne s'en était retenu que par la considération de son mari » – rappelons que Monsieur de Torcy, neveu de Jean-Baptiste Colbert, est alors secrétaire d'État aux affaires étrangères.

Nous le voyons donc : une erreur d'étiquette est une faute. Toutefois, la colère du roi ne porte pas seulement sur une erreur de protocole, mais sur ce qui l'a entraînée : la méconnaissance de la hiérarchie au sein de la Cour. Par sa colère, le Roi réaffirme la société de rang, également chère à Saint-Simon, et met en garde quiconque oublierait, dans la commensalité, les préséances sur lesquelles repose le royaume.

Revenons au faux-pas de Jean Racine pour trouver un autre exemple de l'importance des mots et des codes à la Cour : car pour celui qui, sa vie durant, a été maître de la langue, c'est bien un mot de trop qui aura eu raison non seulement de sa place, mais de sa vie.

Racine, nous dit Saint-Simon, « en conçut un si profond chagrin qu'il en tomba en langueur, et ne vécut pas deux ans depuis. Il les mit bien à profit pour son salut. Il se fit enterrer à Port-Royal-des-Champs, avec les illustres habitants duquel il avait eu des liaisons dès sa jeunesse, que sa vie poétique avait même un peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation. Le chevalier de Coislin s'y était fait porter aussi auprès de son célèbre oncle M. de Pontchâteau. On ne saurait croire combien le Roi fut piqué de ces deux sépultures ».

Port-Royal-des-Champs : le choix n'est pas anodin. En quittant la cour, Racine rejoint l'abbaye où il avait suivi l'enseignement des Petites Ecoles, et dont l'influence janséniste lui a valu d'être frappée d'interdiction royale depuis 1661 : aucune nouvelle religieuse ne peut rejoindre l'abbaye, dont la communauté s'éteint lentement avant la destruction de Port-Royal, ordonnée par le Roi et achevée en 1713. Faut-il rappeler que le même Racine s'était vu refusée l'entrée de sa fille Marie-Catherine à Port-Royal l'année précédant son « mauvais mot » sur Scarron ?

La disgrâce a entraîné la mort de Racine : telle est l'interprétation que fait Saint-Simon. Les apparences, toutes artificielles et factices qu'elles soient, ont bel et bien des conséquences réelles et véritables sur les personnes.

A ce point de l'exposé, il nous faut donc aller plus loin, et chercher la vérité derrière le jeu de masques qu'est la Cour : le règne du paraître repose en effet sur l'être.

*

J'en viens au deuxième temps de mon raisonnement : après les apparences, parlons de vérité – car pour l'œil averti, les apparences ne cachent pas la réalité, mais la trahissent. Elles ne sont pas rideau, mais voile : déposées sur leur objet, elles en laissent deviner les formes.

Qui sait décrypter les apparences accède donc à la réalité : le paraître est clé de lecture du monde, et qui sait jouer sur les apparences peut les déjouer.

Nulle passion déplacée pour les bruits de couloir ou pour les rumeurs stériles : Saint-Simon n'est pas un courtisan superficiel. Les *Mémoires* sont au-delà de la description des codes de la noblesse, de l'étiquette de la cour ou du récit des anecdotes des courtisans.

Chez Saint-Simon, le futile cache l'essentiel et l'apparence dévoile le réel. Il n'est pas trompé par les faux-semblants, mais épris des vérités que ceux-ci laissent voir à l'œil averti.

Ainsi, André Malraux dit dans *La voix du silence* : « L'ombre portée de Versailles nous cache son âme saccagée »

Je cite ici Saint-Simon en introduction des *Mémoires* : « C'est en ce genre d'écrire que l'exactitude la plus scrupuleuse sur la vérité de chaque chose et de chaque trait doit se garder également de haine et d'affection (...) tout amour-propre, toute inclination, toute aversion, et toute espèce d'intérêt doit disparaître devant la plus petite et la moins importante vérité ».

Un épisode pour illustrer cette réflexion. Ce moment prend place en 1711, et un drame vient de frapper la Cour : Monseigneur, le fils du roi, vient de mourir. Cette mort est inattendue. Le roi est déjà fort avancé en âge, et beaucoup pariaient sur le fait de voir son fils lui succéder. Les factions se formaient : les fidèles du roi demeuraient à Versailles, mais un début de cour avait tout juste commencé à se constituer auprès de Louis de France. Saint-Simon lui-même avait pris son parti : il considère le fils du Roi comme un médiocre, incapable de reprendre la couronne, et met tous ses espoirs sur le petit-fils du Roi Soleil : le duc de Bourgogne, auquel il ne reste pourtant qu'une année à vivre. C'est dire combien Saint-Simon se réjouit en son for intérieur de la disparition de Monseigneur. Mais là n'est pas la question : la mort vient de frapper, et le duc est aux premières loges pour voir les réactions des uns et des autres.

« Là, dans la chambre, et par tout l'appartement, on lisait apertement sur les visages. Monseigneur n'était plus ; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique. (...) Parmi eux s'en remarquait des plus éveillés de gens principaux de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs. Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce.

Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le Roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du Roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres vraiment affligés, et de cabale frappés, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots.

Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus dans des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement si peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. (...) Le tout n'était qu'un voile clair qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits ».

Ces quelques lignes suffisent à montrer combien Saint-Simon sait lire le cœur des personnages malgré leurs masques, à partir de très légers indices. Chez lui, l'être n'est jamais aussi évident que lorsqu'il s'attache à paraître.

Autre exemple de cette révélation de la vérité que Saint-Simon opère, avec une anecdote plus légère : nous voici en 1713. L'ambiance de la fin de règne est religieuse, et la place de la foi de plus en plus prégnante chez le vieux Roi. Saint-Simon profite de ce contexte pour parler non seulement de la Cour, mais de l'un de ses personnages : Brissac, major des gardes du corps, rustre et brutal, désagréable et fougueux, mais qui, comme Saint-Simon, connaît parfaitement les règles du jeu, et sait les mettre en œuvre.

Je cite Saint-Simon : « Un traité de ce major des gardes donnera un petit crayon de la cour. Il y avait une prière publique tous les soirs dans la chapelle à Versailles. (...) Le Roi n'y manquait point les dimanches, et très rarement les jeudis (...). Les officiers des gardes du corps postaient les gardes d'avance dans la tribune, d'où le Roi l'entendait toujours. Les dames étaient soigneuses d'y garnir les travées des tribunes et, en hiver, de s'y faire remarquer par de petites bougies qu'elles avaient pour lire dans leurs livres et qui donnaient à plein sur leurs visages. La régularité était un mérite, et chacune, vieille, et souvent jeune, tâchait de se l'acquérir auprès du Roi et de Madame de Maintenon.

Brissac, fatigué d'y voir des femmes qui n'avaient pas le bruit de se soucier beaucoup d'entendre leur salut, donna le mot un jour aux officiers qui postaient, et pendant la prière il arrive dans la travée du Roi, et se met à crier d'un ton d'autorité : « Gardes du Roi, retirez-vous, le Roi ne vient point au salut ».

A cet ordre tout obéit, les gardes s'en vont, et Brissac se colle derrière un pilier. Grand murmure dans les travées, qui étaient pleines, et, un moment après, chaque femme souffle sa bougie et s'en va. (...) quand Brissac eut donné tout le loisir aux dames de s'éloigner et de ne pouvoir entendre le retour des gardes, il les fit reposer. Tout cela fut ménagé si juste que le Roi arriva un moment après, et que le salut commença.

Le Roi, qui faisait toujours des yeux le tour des tribunes (...) fut dans la plus grande surprise du monde de n'y trouver en tout et pour tout que Mme de Dangeau et deux autres femmes. (...)

Brissac conta le tour qu'il avait fait à ces bonnes dévotes de la cour (...). On sut à peu près quelles étaient celles qui avaient soufflé leurs bougies et pris leur parti sur ce que le Roi ne viendrait point ».

Le duc de Saint-Simon révèle donc la vérité sur les personnes. Il expose les vices des uns et des autres. Par le simple fait d'énoncer, il dénonce, mais il ne dénonce pas les personnes : c'est aux personnalités qu'il s'intéresse.

C'est là un point important, Saint-Simon n'est pas un polémiste. Il n'attaque pas. Il n'écrit pas des pamphlets ou des libelles. S'il révèle, c'est pour nous élever.

*

Accéder à la réalité derrière les apparences n'est donc pas seulement révélation, mais élévation.

Les *Mémoires* nous avertissent du monde ; mettent en garde non sur des personnes, mais des personnalités.

Le mémorialiste retranscrit, à sa manière, ce qu'expliquent le naturaliste, comme La Bruyère, et le romancier, comme Proust. Saint-Simon, lui aussi, décrit des « caractères ». Parmi ces caractères, il existe les fourbes, les trompeurs, les intrigants, et tout cela à la fois.

Le duc de Saint-Simon écrit donc autant d'« avertissement aux futurs lecteurs » : ils devront s'en méfier. Il joue le rôle de conseiller des princes et des rois à venir. Il n'écrit pas pour son temps : il raconte pour les générations qui le suivent.

C'est le rôle particulier du moraliste, que rappelle le duc de Saint-Simon en introduction de ses *Mémoires* : « Ceux qui ont la confiance des généraux, des ministres, encore plus ceux qui ont celle des princes, ne doivent pas leur laisser ignorer les mœurs, la conduite, les actions des hommes. Ils sont obligés de les leur faire connaître tels qu'ils sont, pour les garantir de pièges, de surprises, et surtout de mauvais choix. C'est une charité due à ceux qui gouvernent ».

J'ai donc choisi de vous parler ici du récit d'une visite officielle factice et montée de toute pièce pour tromper le Roi : l'ambassade de Perse.

Février 1715. Le Roi n'a que quelques mois à vivre. En Angleterre, les paris sont même ouverts sur la date de sa mort. Dans cette ambiance crépusculaire, le comte de Pontchartrain, détesté par Saint-Simon, incarne à la perfection la tromperie – Saint-Simon nous met en garde contre le personnage.

« Un ambassadeur de Perse était arrivé à Charenton, défrayé depuis son débarquement ; le roi s'en fit une grande fête, et Pontchartrain lui en fit fort sa cour. Il fut accusé d'avoir créé cette ambassade, en laquelle en effet il ne parut rien de réel, et que toutes les manières de l'ambassadeur démentirent, ainsi que sa misérable suite et la pauvreté des présents qu'il apporta. Nulle instruction ni pouvoir du roi de Perse, ni d'aucun de ses ministres. C'était une espèce d'intendant de la province d'Erevan, que le gouverneur chargea de quelques affaires particulières de négoce, et que Pontchartrain travestit en ambassadeur, et dont le roi presque seul demeura la dupe. (...)

Pontchartrain n'avait rien oublié pour flatter le Roi, lui faire accroire que cette ambassade ramenait l'apogée de son ancienne gloire, en un mot le jouer impudemment pour lui plaire. (...)

Le Roi, à qui on la donna toujours pour véritable, et qui fût presque le seul de la cour qui le crût de bonne foi, se trouva extrêmement flatté d'une ambassade de Perse sans se l'être attirée par aucun envoi. Il en parla souvent avec complaisance, et voulut que toute la cour fût de la dernière magnificence le jour de l'audience, qui fut le 19 février. (...) On plaça un magnifique trône, élevé de plusieurs marches, dans le bout de la galerie adossé au salon qui joint l'appartement de la reine, et des gradins à divers étages de bancs des deux côtés de la galerie, superbement ornée ainsi que tout le grand appartement. (...)

L'ambassadeur arriva par le grand escalier des Ambassadeurs, traversa le grand appartement, et entra dans la galerie (...). La splendeur du spectacle acheva de le déconcerter. Il se fâcha une fois ou deux pendant l'audience contre son interprète, et fit soupçonner qu'il entendait un peu le français. Au sortir de l'audience (...) il fut saluer le Roi (...) et monta en carrosse pour retourner à Paris. Les présents, aussi peu digne du roi de Perse que du Roi, consistèrent en tout en cent quatre perles fort médiocres, deux cents turquoises fort vilaines, et deux boîtes d'or pleines de baume de momie ».

On le voit : l'accueil réservé au prétendu ambassadeur est exceptionnel, et contraste grossièrement avec le comportement de l'ambassadeur et ses présents.

Le Roi lui-même se voit donc pris à son propre jeu : lui qui avait dompté la noblesse par les codes de la cour est trompé par un membre de la Cour.

*

En conclusion, c'est sur le mot de charité que je souhaite finir.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, la charité est au cœur de l'œuvre de Saint-Simon – mais il s'agit en fait d'une double charité.

La première charité ordonne de ne pas publier de propos méchants à l'égard des vivants ou des morts récents. Il s'agit là d'un impératif d'ordre religieux, qui est de ne pas blesser, outrager, ou chercher une revanche dans l'écriture. Saint Simon applique cette charité, puisqu'il rédige ses *Mémoires* à partir de 1739, bien après les faits. Dans leur introduction, il écrit : « La charité qui commande d'aimer son prochain comme soi-même décide par cela seul la question. Par ce commandement elle défend les contentions, les querelles, les injures, les haines, les calomnies, les médisances, les railleries piquantes, les mépris ».

C'est là aussi une façon pour le mémorialiste de se préserver : « Son ouvrage doit mûrir sous la clef et les plus sûres serrures, passer ainsi à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou deux, et de ne laisser paraître l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments ».

Mais cette charité seule n'est qu'une bienveillance aveugle, car elle ne permet pas de dire la vérité sur la valeur des personnes.

La deuxième charité est d'écrire la vérité sur les gens que l'on a connus. Charité due non aux personnes mentionnées, mais au lecteur, qui consiste à ne pas tromper l'intelligence ou déformer la réalité. Je cite encore l'introduction des *Mémoires* :

« Ne croyons pas que la charité défende de voir toutes sortes de vérités, et de juger des événements qui arrivent, et de tout ce qui en est l'accompagnement. Nous nous devons pour le moins autant de charité qu'aux autres ; nous devons donc nous instruire pour n'être pas des hébétés, des stupides, des dupes continuelles. Nous ne devons pas craindre, mais chercher à connaître les hommes bons et mauvais pour n'être pas trompés, et sur un sage discernement régler notre conduite et notre commerce (...) comprenons que la connaissance est toujours bonne, mais que le bien ou le mal consistent dans l'usage que l'on en fait »

Saint-Simon écrit donc non pour ses contemporains, mais pour l'Histoire, avec une vision de celle-ci : dans son esprit, l'« histoire particulière », celle des personnes, rejoint, et même détermine, « l'histoire générale », celle des événements. Cette histoire des personnes et de leurs relations offre une clé de lecture qui donne sens et cohérence au « chaos » des événements. « C'est ce qui rend nécessaire », écrit Saint-Simon, « de découvrir les intérêts, les vices, les vertus, les passions, les haines, les amitiés, et tous les autres ressorts tant principaux que incidents des intrigues, des cabales et des actions publiques et particulières qui ont part aux événements qu'on écrit, et toutes les divisions, les branches, les cascades qui deviennent les sources et les causes d'autres intrigues et qui forment d'autres événements. »

Voici donc, mes chères consœurs, mes chers confrères, le point où je souhaitais vous conduire au terme de ce parcours, trop bref, dans une œuvre immense. J'ose espérer que ce court voyage aura été agréable pour vous.

Il est de coutume de conclure par des affirmations, mais c'est par des questions que je souhaiterais finir : ces questions que nous pose Saint-Simon, puisqu'en nous parlant d'une époque, il nous renvoie l'image de la nôtre.

N'avons-nous jamais été victimes d'un mauvais mot, comme Racine ?

Qui n'a pas vu un jour une Madame de Torcy prendre place là où elle n'aurait pas dû le faire ?

Lequel d'entre nous ne s'est pas amusé, ou attristé, à voir la réalité derrière les masques, comme le duc de Saint-Simon après la mort de Monseigneur ?

Qui n'a jamais souhaité être Brissac, et révéler au grand jour la vérité des hypocrisies derrière les apparences ?

Et ne souhaitons-nous pas être avertis des imposteurs, comme l'ambassadeur de Perse, et des intrigants comme Pontchartrain ?

Si ancrée qu'elle soit dans son époque et dans ses lieux, l'œuvre du duc de Saint-Simon ne se limite pas aux circonstances. Sa profondeur ne tient pas tant aux apparences, qui en constituent les reflets de surface, qu'à sa faculté singulière à nous faire traverser cette surface pour nous entraîner vers l'universel et l'intemporel.

Pascal MAILHOS
7 avril 2022